

Pierre Joigneaux
Les prisons de
Paris
par un ancien
détenu

Édition

Introduction

Notes

d'Hervé

Baudry-Krüger

Tout le monde voit ce que vous semblez être, mais il y en a bien peu qui sachent ce que vous êtes réellement.

MACHIAVEL¹.

AVANT-PROPOS

Vous avez peut-être, ainsi que moi, passé plus d'une soirée d'hiver sous le large manteau d'une cheminée de village, en face d'un brasier bien pétillant, que vous alimentiez, par intervalles, avec des poignées de saule et des petites souches de hêtre. En ce cas, vous devez vous rappeler une foule de ces histoires toutes naïves, racontées en cercle : histoires de revenants, faisant le tapage à minuit dans les greniers d'un vieux château ; histoires de longs fantômes blancs, domiciliés dans un tronc d'arbre ; histoires de diables rutilants et fourbus, de sorcières méchantes, vieilles et laides, comme le sont toutes les sorcières, de feux follets papillonnants et frivoles, au milieu des grandes herbes du cimetière et des joncs du marais ; histoires de voleurs blottis au coin d'un bois, ou se partageant le butin de la journée dans les profondeurs d'une caverne. Ces dernières, surtout, vous donnaient le frisson, et vous promeniez un regard inquiet par toute la maison, déjà si triste par elle-même, et si faiblement éclairée par les reflets rougeâtres de la petite lampe de cuivre accrochée au pied d'un gril, à l'un des angles de la cheminée. Vous aviez peur de votre ombre, collée au mur entre l'horloge et le dressoir ; vous aviez peur du vent, qui faisait crier les volets en même temps qu'il sifflait des airs plaintifs par le trou de la serrure ; puis, quand venait l'heure de dormir, vous ne manquez point, n'est-ce pas ? de regarder à trois fois sous votre couchette, avant d'y poser le pied. Votre imagination se figurait des voleurs formidables, des voleurs avec des membres de

géants et des guenilles sales par-dessus, avec un visage allongé, terreux et barbu ; avec des yeux larges et des prunelles mobiles et étincelantes à moitié cachées sous le crin de leurs sourcils noirs. Eh bien ! vous aviez vu des voleurs comme il n'en existe plus, si jamais il en a existé de semblables en tous points.

Ce n'est pas tout. Après vous être créé des voleurs, vous vous étiez représenté des prisons aussi étranges, des logements en harmonie avec les habitants que vous leur destiniez. — C'étaient des voûtes bien sombres, sous lesquelles on ne marchait qu'à tâtons et les mains étendues dans l'espace ; c'étaient des piliers trapus et ramassés en eux-mêmes, des piliers avec de gros anneaux de fer et des doubles chaînes au bout, c'étaient des portes titaniques avec les serrures en dedans ; — cela ne se voit qu'au théâtre, où les évasions ne sont pas à craindre ; — puis, enfin, des cachots ténébreux avec de la paille humide et une cruche d'eau sale, de cette paille et de cette eau consacrées par les poètes.

Ce tableau, qui n'a rien de vrai, quant aux prisons et aux prisonniers de notre temps, pourrait bien se rattacher, par quelques coups de pinceau aux anciennes geôles de France ; ce pourrait bien être une tradition venue d'une époque lointaine tradition qui a fait son chemin à travers les siècles, sans tenir compte du progrès qui marchait aussi à côté d'elle, métamorphosant sur son passage et les hommes et les choses.

Nous sommes loin, Dieu merci, de ces *chartres* des premiers temps de la monarchie, où, faute de surveillance, on enchaînait les prisonniers pour prévenir leur fuite. Nous sommes loin de ces temps féodaux, où l'on faisait un si déplorable abus des oubliettes, des cages de fer, des *vade in*

*pace*², de ces prisons souterraines où les détenus, soumis à perpétuité au régime du pain et de l'eau, s'éteignaient lentement, loin du bruit du monde, sans que jamais une parole consolatrice vînt leur donner un peu de courage dont ils avaient tant besoin. Les souvenirs de l'Abbaye³, avec ses cachots reconnus inhabitables ; du Grand-Châtelet, avec ses souterrains humides et couverts de bêtes ; de la Bastille, avec ses désolants réduits, nous donnent aujourd'hui le frisson, et nous nous demandons si les hommes d'autrefois étaient d'une tout autre trempe que les hommes d'aujourd'hui, eux qui ont essayé des peines dont la pensée suffit à nous écraser.

N'est-il pas plus raisonnable de croire avec La Bruyère que

Il y a des maux effroyables et d'horribles malheurs, où l'on n'ose penser et dont la seule vue fait frémir : s'il arrive que l'on y tombe, l'on se trouve des ressources que l'on ne se connaissait point, l'on se roidit contre son infortune, et l'on fait mieux qu'on ne l'espérait ?⁴

N'est-ce pas le cas aussi de rappeler ce proverbe ancien qui dit : Dieu donne la robe selon le froid ?

À mesure que les mœurs de la société se sont adoucies, on a diminué le nombre des tortures du prisonnier et rendu sa position meilleure. Les gardiens ne le frappent plus, et, s'il ne leur est pas enjoint d'être polis à son égard, au moins leur est-il défendu d'être insolents. Le prisonnier ne croupit plus dans cette malpropreté qui, jadis, engendra la peste à la Conciergerie ; il ne couche plus sur la paille que pendant les nuits de punition ; il a des draps et des couvertures à son lit ; ses cachots ne sont plus enfoncés sous terre ; ils occupent le rez-de-chaussée ou le dernier étage ; enfin, ce qu'il lui fallait autrefois de forces pour supporter les douleurs physiques, il peut les

employer à supporter le faix des douleurs morales qui l'atterrit. — Pourquoi donc faire un retour vers le passé, en tendant les bras aux moyens de répression qu'implique le système cellulaire de jour et de nuit ? Ne s'aperçoit-on pas qu'en grandissant la peine, on va grandir le crime ? Le nombre des voleurs diminuera peut-être, mais aussi ceux qui resteront ne risqueront plus jamais un grand châtement pour un petit profit.

Je ne pousserai pas la digression plus loin. Mon but, ici, n'est pas de discuter point par point la valeur d'un système, ou de faire prévaloir tel ou tel projet de réforme pénitentiaire⁵. Je ne veux dans ce livre conçu en prison, que faire, sans le moindre effort de pensée, l'histoire peu édifiante d'une petite société, égarée au beau milieu de la grande, que peindre, à mes heures de loisir, des mœurs à peu près inconnues, et rendre par là service à l'histoire.

Beaucoup d'écrivains se sont occupés des prisons, mais pas un, je le dis à regret, n'a réussi à les faire connaître. Ces messieurs me rappellent ces touristes qui, de fois à autres, nous donnent, par l'entremise d'un feuilleton de journal, les détails les plus minutieux sur les habitudes d'une population qu'ils ont vue cinq minutes, en passant ; sur les particularités caractéristiques d'un village ou d'une cité qu'ils ont traversés en chaise de poste, vers le milieu d'une nuit sans étoiles.

Ils ne connaissent des geôles que les murs, que les articles du règlement et les détails d'administration. Ils vous apprennent combien coûte une *pistole*, ce que l'on prend à Saint-Lazare pour le blanchissage d'une douzaine de chemises et d'une paire de draps⁶, quel est le traitement d'un directeur et d'un employé de dernier ordre ; et

encore leurs chiffres n'offrent pas toujours une exactitude parfaite. Quant aux prisonniers, que voulez-vous qu'ils en disent ? Ils ne les connaissent pas.

Je sais fort bien que deux ou trois détenus lettrés ont fourni des notes sur les prisons, mais je sais de même qu'il est permis de se défier de ces notes, et voici pourquoi : — On n'est jamais certain qu'un homme soit aveugle quand on l'est soi-même ; par la même raison, on ne voit jamais l'étendue de la corruption chez les autres, quand on est véreux soi-même. Pour juger, il faut nécessairement établir des parallèles et comparer ; or, les différences ne sont saisissables qu'avec les contrastes, et pour voir le vice dans toute sa laideur, il faut le mettre en regard de sa moralité personnelle. En dehors de ces conditions, pas d'observations à la justesse desquelles on puisse se fier.

Il y avait donc à faire, sur les prisons, des observations entièrement neuves ; à étudier, dans ses manifestations intimes, une vie d'intérieur anormale et ignorée ; en un mot, à composer tout un livre sur les mœurs d'une classe d'hommes dont la réforme projetée va tuer la nationalité. Eh bien ! ces observations, je les ai faites au dépôt de la préfecture, à la Force, aux Madelonnettes, à la Conciergerie et à la Roquette, et cela, pendant deux ans, non pas en amateur, non pas en philanthrope, avec une permission dans ma poche et le droit de sortir, mais en prisonnier et à mon corps défendant. Astreint à la même discipline, soumis au même règlement, à peu d'exceptions près, que mes compagnons les autres détenus, ils n'ont jamais songé à poser en ma présence, et, par conséquent, je n'ai pas eu la peine d'arracher le masque pour observer leurs traits à découvert. Ils n'ont pas essayé de me parler en français, comme

cela leur arrive vis-à-vis des visiteurs ; ils m'ont parlé dans leur jargon national, et, par conséquent, j'ai dû étudier l'argot pour les comprendre. Me considérant en quelque sorte comme leur égal, ils m'ont apparu dans leur négligé le plus hideux, sans le moins du monde chercher à me dissimuler leurs défauts et leurs vices.

On conviendra, dès lors, que, si je n'ai pas observé les choses et les faits sous leur véritable jour, ce n'est pas faute d'en avoir eu le temps et la facilité.

I

LES PRISONS DE PARIS. L'HÔTEL BAZANCOURT⁷

Qu'est-ce qu'une prison,
après tout ? Une maison dont
on ne peut sortir. Supposer un
accès de goutte, je serais en
prison à Kuochwinnock.

Sir Arthur, dans *l'Anti-
quaire*, ch. XLII⁸.

Un matin, après déjeuner, je mis le nez à la fenêtre, afin de régler la dépense de mon temps sur l'état de l'atmosphère. En ce moment, une pluie fine miroitait aux rayons d'un soleil qui empruntait à un petit nuage argenté les formes irrégulières de ses déchirures. On était dans la première quinzaine de mars, et l'air avait conservé assez d'âpreté pour donner le frisson. À moins de se munir d'un parapluie et d'un manteau, il eût été déraisonnable de circuler dans les rues de Paris, sans direction arrêtée, sans autre objet qu'une flânerie intelligente et délicate ; mais, n'ayant ni parapluie ni manteau, j'allai, sous le poids de mon incertitude, m'asseoir à l'un des angles de la chambre, et là, les bras croisés, dans l'attitude d'un homme qui éprouve le besoin de prendre une détermination quelconque, je me mis en quête du moyen le plus propre à pourchasser l'ennui dont j'étais menacé.

« Voyons, me demandai-je, faut-il que j'aille à la Bibliothèque royale ?

— Non pas, ma foi ; il y a cent à parier contre un que les livres dont j'ai besoin sont à la reliure, et ce serait désagréable de faire un voyage inutile.

— Et si j'allais m'ensevelir dans un cabinet de lecture ?

— Fi donc ! l'air y manque, et si on a le malheur de faire crier sa chaise en se remuant, tous les gobe-mouches lèvent la tête et piétinent de mécontentement ; et puis, quand on croit poser la main sur son journal de prédilection, il est à moitié perdu sous les coudes d'un habitué, qui a pour habitude de ne pas en perdre une ligne, depuis le prix de l'abonnement jusqu'à la signature de l'imprimeur.

— Que faire alors ? »

Après dix minutes de réflexion, je me rappelai que le conseil de discipline de la neuvième légion m'avait signifié tout récemment un arrêt par lequel j'étais tenu de payer, en monnaie de geôle, l'assiduité que je mettais à ne pas monter ma garde. Je commençai à me sentir revivre, et sus gré au conseil de discipline de me tirer d'embarras, en m'ouvrant les portes d'une parodie de prison qui m'était inconnue, et qui, partant, pouvait piquer ma curiosité.

Onze heures sonnaient à Notre-Dame comme je tournais le coin de la rue des Fossés-Saint-Bernard.

« L'hôtel Bazancourt ? » demandai-je à une fruitière. La jeune femme ne put s'empêcher de sourire, et m'indiqua du doigt une grosse maison bourgeoise, isolée à l'angle de la halle aux vins, une maison tout aussi pauvre sous le point de vue de l'art que sous celui de l'histoire.

À droite, sous le vestibule, il y avait une loge de portier, comme partout, et, dans cette loge, un homme d'une cinquantaine d'années, gravement assis au coin du feu, et préparant son déjeuner sur

un fourneau de tôle. Il était vêtu d'une redingote brune râpée, et coiffé d'une casquette en peau de renard, dont les reflets fauves et noirs donnaient à sa physionomie, naturellement rechignée, le véritable caractère d'un geôlier de l'Ancien Régime.

« Que demandez-vous me dit-il, avec un ton de sécheresse fort déplaisant.

— Je viens me constituer prisonnier pour vingt-quatre heures. »

Mon gros homme fit faire deux tours de casserole à son ragoût, et me conduisit ensuite, sans desserrer les dents, jusqu'au premier étage, occupé par le greffe, où je fus écroué dans toute la rigueur des formalités voulues.

De là, nous montâmes au second, et, en deux tours de clé, je fus introduit dans la prison. Elle comprenait deux pièces, communiquant entre elles par une brèche faite au mur de séparation. Celle d'entrée, double au moins de la seconde, servait de chauffoir.

En effet, on y voyait quatre bancs formant le cadre autour d'un vieux poêle de fonte, chauffé au rouge brun. Sur ces quatre bancs, une douzaine de prisonniers chantaient pour se distraire, mais avec un désordre de tons qui fatiguait l'oreille. Derrière eux, sur une longue table de sapin, montée sur tréteaux, il y avait des bouteilles vides et les débris d'un déjeuner sur des assiettes de faïence à guirlandes bleues. Un peu plus loin, sur une seconde table plus petite, deux citoyens, en bonnet de nuit jouaient à l'écarté et fumaient avec une gravité allemande.

L'un des oisifs quitta son banc, et vint, une assiette à la main, m'inviter à payer ma bienvenue. « Tiens, pensai-je, il paraît que c'est ici comme au dépôt de la préfecture de police, où le prisonnier

le plus ancien et le plus madré prend les titres de prévôt ou de capitaine, et se charge de lever tribut sur les arrivants. »

Je tirai vingt sous de ma poche, et ne fis point d'observations.

Je passai ensuite toutes les figures en revue, sans parvenir à en aviser une de connaissance. Alors, j'ouvris un volume que j'avais glissé dans ma poche pour me distraire, et j'en parcourus les premières lignes sans y rien comprendre, tant mes oreilles étaient fatiguées par les clameurs du lieu. Je fis donc ce que vous eussiez fait en pareil cas ; je ferai le livre de dépit, et, enfonçant les deux mains dans mes poches, pour donner à ma contenance un peu d'aplomb, je me mis à visiter tous les coins et recoins de l'établissement.

Et d'abord, je fus désagréablement surpris de rencontrer aux fenêtres de grands abat-jours, recouverts d'un réseau en fil de fer. Sans cela, j'aurais aspiré l'air à pleine bouche, et j'aurais pris plaisir à voir cheminer les passants et couler le ruisseau. Je voulus m'expliquer le motif de cette vexation, mais en vain.

« Ce ne peut être, me disais-je, pour soustraire le prisonnier aux tentations de la liberté ; car, ici, la captivité n'est ni assez dure, ni assez prolongée, pour que ces tentations aient le temps de se produire avec énergie. Ce ne peut être, non plus, par mesure de sûreté ; car, dans cette geôle, les intelligences avec le dehors ne doivent pas éveiller la moindre crainte. Un plan d'évasion ne se conçoit ni ne s'exécute en moins de huit jours, et, comme le séquestre de la plupart de ces messieurs ne s'étend pas trop au-delà de quarante-huit heures, il est beaucoup plus simple de dormir en paix et d'attendre l'expiration de sa peine. » Aussi ne m'arrêtai-je pas à cette idée.

Ce motif, je l'ai su depuis : dans le principe, les abat-jours en question n'existaient pas. Le prisonnier pouvait contempler à l'aise le ciel bleu, ou suivre de l'œil les nuages chassés par le vent. Il pouvait, malheureusement aussi, admirer les jolies voisines d'en face, lorsque, avec un sourire narquois sur les lèvres, elles venaient, en négligé du matin, s'appuyer sur la traverse de bois de la fenêtre, et caresser les capucines encaissées au dernier étage. Or, le garde national n'est pas dépourvu de sensibilité ; comme nos anciens preux, il veut mener de front l'amour et la gloire ; il répondit donc au sourire des jolies voisines d'en face par des œillades fort tendres ; puis, il risqua certaines déclarations plus tendres encore. Jusque-là, personne n'avait le droit de déverser le blâme sur sa conduite ; mais il ne tarda pas à commettre la faute grave, si jamais il en fut, de traduire ses impressions par des gestes qu'il ne serait pas décent de particulariser. La morale de la rue des Fossés-Saint-Bernard en fut alarmée ; la police intervint, et pour que ces escapades de pères de famille ne se renouvelassent plus d'une manière aussi scandaleuse, on masqua les fenêtres de l'hôtel Bazancourt. — Il eût été plus simple d'interdire l'eau-de-vie et le vin blanc.

Je passai des fenêtres aux murailles. — Elles étaient véritablement curieuses à observer. Le badigeon avait disparu presque en entier sous une multitude de signatures qui chevauchaient de droite et de gauche, enlaçaient leurs paraphes comme des lianes, se tordaient, se mariaient et se détruisaient dans le plâtre, ainsi que des noms de réclamants sur une liste de pétition. Alexandre Dumas et Gustave Planche y avaient égratigné chacun la sienne. Quelques débutants littéraires, bien osés, voletaient à l'entour, comme des oisil-

lons à l'entour d'un émouchet. J'eus aussi mon petit grain de faiblesse — pourquoi ne l'avouerais-je pas ? — et je cherchai quelque part un coin bien étroit où laisser tomber un souvenir de mon passage à travers les tribulations de la garde citoyenne. Ce fut peine inutile : les quatre murs étaient si bien remplis qu'à moins de victimiser un nom, il devenait impossible d'asseoir le mien au milieu de la grande famille.

Je furetais encore çà et là, lorsque j'entendis crier le guichet de la porte, et vis deux yeux briller à travers.

« Si vous faites du dégât avec votre couteau, me cria le gros homme en redingote râpée, dont je vous parlais tout à l'heure, vous payerez pour tout le monde. Faites-y bien attention. C'est à vous que je m'adresse, entendez-vous bien, monsieur ?

— Parfaitement.

— C'est que vous avez l'air de vous... » Je ne sais s'il acheva sa phrase, qui me parut manquer de délicatesse, mais je ne distinguai plus qu'une espèce de grognement, quelque chose d'inarticulé, et le guichet se referma.

Il y eut des sifflets et des huées du côté des opprimés. Ce fut un bruit d'enfer, dont la moquerie faisait à elle seule les frais, un tapage à huis clos, comme n'en firent jamais les sorcières de Bicêtre et de Vauvert⁹. J'essayai de m'y soustraire en passant dans la seconde pièce de la prison.

Elle correspondait avec la première par une large ouverture pratiquée dans un mur de dix-huit pouces, et, selon toute probabilité, destinée dans l'origine à être close par une porte à deux battants, laquelle, j'imagine, ne fut jamais posée. Cette seconde pièce avait été réservée pour servir de cabinet de travail à ceux de messieurs les prisonniers qui ne voulaient pas laisser leurs affaires en souffrance. Comment se

fait-il que des gens aient pu tracer deux lignes de suite, sans écraser leur plume de dépit, dans un lieu incomparablement plus désagréable que la baraque d'un commissaire-priseur, un jour de criée ?

Autant vaudrait me demander : « Comment se fait-il qu'Anne d'Autriche ait si fort détesté les roses, et Richelieu si fort aimé les chats ? »

J'avoue en toute humilité que je n'y comprends rien.

Je n'avais pas oublié la recommandation du geôlier. Loin de là, elle me pesait sur le cœur. Si elle m'avait été faite en termes polis, je l'aurais, sans nul doute, prise en considération ; mais elle avait été si pleine d'arrogance que j'eus la faiblesse de marcher dessus. Ayant encore mon couteau à la main, je me mis à graver mon nom sur le mur du cabinet, en caractères de deux pieds et demi de haut sur un demi-pouce de profondeur. C'était un commencement de démolition.

J'en étais à la dernière lettre quand la porte s'ouvrit.

Un visiteur entra, vint à moi avec un air de tristesse profonde et me pressa chaleureusement la main. Avec de pareilles démonstrations, il aurait fini par me persuader que j'étais réellement malheureux, et qu'il me fallait une énergie peu commune pour soutenir les rigueurs de ma position. Cela est si vrai, que je fus obligé de faire un léger effort de pensée pour me convaincre du contraire.

« Ce matin, me dit-il, je suis allé chez toi. Alors, j'ai su que tu subissais vingt-quatre heures de prison à l'hôtel Bazancourt. Je n'ai pas perdu de temps ; je me suis rendu à l'état-major pour obtenir la permission de venir passer un moment avec toi. Si tu le veux bien, nous dînerons ensemble ; cela égayera un peu. »

À peine achevait-il sa proposition, que le cantinier de la maison, accompagné de son épouse, vint adresser aux prisonniers ses offres de service. C'était un couple étrange, qui ne brillait certes pas par les contrastes. Le mari était assez maussade, la femme l'était également ; le mari parlait peu, la femme ne parlait pas.

Je demandai un dîner pour deux personnes.

« Que désirez-vous ?

— Ma foi, je ne saurais vous répondre avant que vous m'ayez détaillé la carte.

— J'ai des biftecks aux pommes.

— Ensuite

— C'est tout.

— Ce n'était pas la peine de me proposer un choix. »

Au bout d'une heure, nous nous attablâmes, mon visiteur et moi, devant quatre biftecks réchauffés. Joignez à cela deux bouteilles de Surresnes¹⁰, cachetées tout aussi prétentieusement que du vieux Mâcon, et vous aurez un dîner de cent sous.

À quatre heures, on congédia mon visiteur. À cinq, on pria les prisonniers de monter au dortoir, qui, je crois me le rappeler, occupait le troisième étage.

À cinq heures et demie, tout le monde était couché, et le *bouclage*¹¹ était fait pour jusqu'au lendemain matin à huit heures.

Tous ces hommes, qui étaient nécessairement de l'opposition, ne se plaignirent pas du ministère ; mais chacun se plaignit de ce que sa paillasse était pauvrement garnie, de ce que son matelas de vingt livres était fort dur, de ce que son traversin était plus désagréable encore que la paillasse et le matelas.

La conversation s'engagea ensuite sur les

femmes. Je me fis un malin plaisir, moi, célibataire de vingt ans — j'en demande bien pardon à mes compagnons d'alors, — de mettre en relief les inconvéniens qui pouvaient résulter des fréquentes séparations de corps nécessitées par le service de la garde nationale, tout aussi bien que par le refus à ce même service. Je parlai à mes compagnons de chambrée de l'indélicatesse qu'avait eue Aubert d'exposer au vitrage de son magasin une jeune et jolie femme, en négligé charmant, un bougeoir à la main, et se penchant sur un escalier en spirale pour éclairer son époux, voltigeur dans je ne sais plus quelle légion, tandis qu'au fond du tableau on apercevait une ombre assez gracieuse qui ne se glissait probablement pas dans la chambre à coucher avec des intentions honnêtes.

L'amour-propre de chacun fut vivement chatouillé. On soutint que le nombre des femmes vertueuses était plus considérable qu'on ne l'imaginait communément. C'était à qui douterait le moins de l'inébranlable fidélité de son épouse. En apparence, chacun se laissait aller à une quiétude parfaite, mais, à la chaleur du dialogue et à son caractère de gravité burlesque, il était facile de voir que tous étaient dévorés d'un sentiment inquiet et pénible. Ils semblaient tous songer au voltigeur que vous savez, On eût dit que la jeune femme en négligé d'alcôve leur était bien connue, que l'escalier en spirale était bien celui de leurs magasins. Ils se représentaient peut-être leur bougeoir en cuivre plaqué. Qui sait, enfin, s'ils n'avaient pas un ou plusieurs noms d'amis intimes à donner à l'ombre de la chambre à coucher ?

Le cas échéant, chacun se mettait à exposer ses moyens de vengeance, en ayant toujours soin de proclamer au préalable que sa conjecture était insensée.

La progression se formula depuis dix heures et demie, de manière à faire dresser les cheveux, et, cependant, je me tordais sur moi-même pour ne pas éclater d'un rire fou.

J'essayai de dormir, et j'eus de la peine à en venir à bout. Les uns se plaignaient de n'être pas assez couverts ou d'éprouver les premiers symptômes du torticolis, car, les traversins ne cédant pas à la pression de la tête, le cou ne pouvait, par cela même, trouver un point d'appui. Les autres fulminaient sans relâche contre le commissaire de police qui les avait enlevés de vive force au moment où ils étaient accablés de commandes, et ils regrettaient de ne s'être pas constitués prisonniers plus tôt. Quelques-uns, enfin, désespérant de goûter un instant de sommeil, faisaient endiabler leurs voisins pour tuer le temps.

À huit heures, le geôlier nous déboucla, et nous descendîmes à la file les uns des autres dans notre prison de la veille, où nous trouvâmes le poêle allumé depuis un quart d'heure.

Le plus ancien, qui comptait trois jours de prison, et qui, selon l'usage, portait le titre de capitaine ou de prévôt, prit une assiette en guise d'escarcelle, vida dedans la petite monnaie blanche qui cliquait dans son gousset, la posa sur la table et écarta les doigts avec un mouvement qui voulait dire : rien dans les mains, rien dans les poches.

« Voici le produit des bienvenues, s'écria-t-il, ça se monte à vingt francs.

— C'est bien, capitaine, répondirent plusieurs voix.

— Je vais demander dix-huit bouteilles de vin blanc et trois douzaines de biscuits, n'est-ce pas ? Comme ça vous plaira, capitaine. »

Nous prîmes place, ensuite, autour du poêle, que l'on bourrait jusqu'à la gueule, en disant :

« Encore, encore une bûche, c'est la ville de Paris qui paye. » Néanmoins, nous faisons piteuse mine ; nos bras étaient pendants, notre maintien embarrassé. Les physionomies avaient toutes un cachet de tristesse ou de gravité que je n'avais pas eu lieu d'observer le jour d'avant. On ne riait plus, on ne chantait plus.

« Vous allez être libre à dix heures, disait l'un à son voisin ; je voudrais bien qu'on pût m'en dire autant.

— Si le bonheur voulait donc, murmurait un second, qu'ils ne se rappelassent pas deux condamnations prononcées contre moi, il y a huit mois !

— J'en doute fort, reprenait un troisième. Je m'attendais aussi à partir hier, mais ils n'ont pas manqué de me rappeler un compte en retard. »

C'était une appréhension générale, qui redoublait à mesure que l'heure des mises en liberté approchait ; c'était la fièvre de l'espoir quand il est près de se réaliser. Et pourtant cette prison n'avait rien de terrible, — si l'on excepte, toutefois, le séjour d'un petit cachot, à part, destiné aux tambours, et plus terrible cent fois que toutes les maisons d'arrêt imaginables. — Avec la porte ouverte, on serait volontiers resté huit jours à l'hôtel Bazancourt sans que l'envie d'en sortir se fût sentir ; mais il suffisait que la porte fût close et verrouillée pour qu'il en fût autrement. L'homme s'impose facilement les sujétions les plus dures, mais dès qu'on les lui impose, il souffre, il se plaint, il s'agite, il se tord et secoue sa crinière.

À neuf heures et demie, le concierge prononça mon élargissement. Je lui demandai la permission de rester cinq minutes de plus.

« Non, non, impossible, me dit-il ; ce sera pour une autre fois. »

Un an plus tard, en passant dans la rue des Fossés Saint-Bernard, je cherchai inutilement du regard l'hôtel Bazancourt. Il avait été démoli de fond en comble, et les gardes nationaux avaient été relégués dans une nouvelle prison cellulaire. Je ne sais pourquoi j'en ressentis une vive contrariété. Est-il donc dans la nature de regretter même les lieux qui rappellent des souvenirs désagréables... ?